L'HOMME LIBRE

POUR LA BELGIQUE :
Un an 4.00 fr.
Six mois 2.00 fr.
Trois mois 1.00 fr.

Organe de Combat
pour l'Émancipation des Travailleurs

POUR L'EXTÉRIEUR :
Un an 5.00 fr.
Six mois 2.50 fr.
Trois mois 1.25 fr.

ADMINISTRATION : F. PINTELON, rue de Tilly, 22 — Bruxelles.

SOMMAIRE :

Programme. — Le Congrès ouvrier. — La Situation. — Le Vote proportionnel. — Boîte aux Ordures. — A la Réforme. — Simple Rapprochement. — Appel aux Anarchistes belges. — Dernières nouvelles. — Un Atelier de l'avenir. — Correspondance. — Petite Correspondance. — Liste de souscription.

PROGRAMME

Nous sommes anarchistes.

— Ah !

— Oui, anarchistes. Nous le proclamons tout haut, car il n'y a que la vérité, hautement proclamée, toute la vérité et rien que la vérité — comme on dit dans les tribunaux — qui puisse sauver une société prête à s'effondrer sous le poids de ses maux et de ses crimes.

L'avenir, quoi qu'on dise, n'est pas rose. Nous le voyons sombre, bien sombre, peut-être plus sombre que le présent. Assurément le temps est aux charlatans, aux mystificateurs, aux magiciens, qui vous promettent de vous changer, aux coups de leur baguette — soit-elle le suffrage universel ou toute autre — de malheureux esclaves, que vous êtes, en véritables souverains, en petits patrons d'abord et, finalement, en bourgeois bien repus, comme vos exploités actuels.

Nous, anarchistes, nous croyons que l'ouvrier ne gagnera le pain de la vie qu'à la sueur de son front, c'est-à-dire qu'il ne conquerra le bien-être et la liberté que par des efforts persévérants et par des luttes de plus en plus formidables. Nous voyons prtant dans les promesses séduisantes que les politiciens font aux ouvriers un terrible guet-apens. Nous craignons que le Peuple, en les suivant, ne se laisse entraîner sur un terrain choisi par ses ennemis pour la bataille, où il ne pourra qu'être vaincu, et où il ne récolterait en tous cas que d'amères désillusions.

Nous sommes donc les ennemis déclarés de ces politiciens, nous nous constituons leurs accusateurs devant le tribunal du Peuple. Nous avons l'œil sur eux ; nous les chassons de leurs repaires, nous crions : gare aux filets qu'ils tendent au Peuple. Oui, nous avouons qu'ils nous font peur ; car, non le Gouvernement, non la Bourgeoisie, mais eux — eux seulement — peuvent fourvoyer le progrès et la révolution, et convertir la victoire imminente du Proletariat en une tragique défaite.

Que disons-nous ? Le méfait est en partie accompli. Des foules d'hommes, courbés sous le travail, fouettés par la misère, aspirent à la délivrance, à la liberté et à la justice, qu'ils n'ont connues jusqu'à présent que dans leurs rêves, — rêves précurseurs de la réalité. Ces millions de frères, hier encore tous joyeux d'espoir, tous fiers de leur rôle de pionniers, tous unis pour le combat, tous prêts à donner

leur vie pour la cause, élevaient et déployaient en face de l'ennemi l'étendard sur lequel était écrit :

« Abolition du Salarial. Plus de Propriété » instrument d'exploitation et de domination. Plus de Gouvernement instrument du despotisme et de spoliation. Libre travail en des libres Associations : et libre jouissance au sein de la fraternité humaine ».

Elles étaient, hier encore, les revendications unanimes de la masse des travailleurs. Eh bien, ne voyons-nous pas aujourd'hui un bon nombre de ceux-ci prosternés aux pieds du Gouvernement pour implorer des réformes qu'ils devraient repousser avec indignation, car elles sont la sanction du système actuel !

Se laissant traîner à la remorque par les partis politiques, qui les payent de bons mots et de promesses à échéance infinie, ils rivent les chaînes de leur esclavage de leurs propres mains.

Où est l'élan d'autrefois ? Où sont les grandes revendications de l'Association Internationale des Travailleurs ? Où sont ces jours de bataille, attendus avec des battements de cœur par les bourgeois effarés et par les travailleurs auxquels souriait l'avenir ? Que sommes-nous devenus aujourd'hui ? quelles sont les grandes initiatives, quels sont les actes magnanimes dont l'histoire nous accrédira ? quel est l'exemple que nous laissons à ceux qui viendront après ?

Comme nous sommes changés ! comme nos sentiments sont devenus méprisables ! Voilà qu'il suffit que quelqu'un commet un acte de courage, pour que les autres, qui se sentent à jamais incapables de l'imiter, lui tombent dessus, et le traitent de mouchard, sans même se donner la peine de connaître qui c'est. Il suffit qu'il y ait une poignée d'hommes, se fichant de tous les palliatifs inventés par les politiciens multicolores, et déclarant ouvertement qu'ils n'attendent leur délivrance que de leur courage et de leur énergie, pour que ceux qui prétendent monopoliser la représentation de la classe ouvrière et qui ne monopolisent, en effet, que la caisse des ouvriers (nous le leur prouveront, qu'ils nous attendent seulement), accablent de leurs injures et de leurs calomnies ce parti, qui a donné au martyrologue ouvrier des hommes comme les pendus de Chicago, et prétendent de ne voir parmi les anarchistes que des agents provocateurs !

Et ce n'est pas le seul signe de la décadence morale de cette partie de l'armée socialiste, qui a cherché le contact de la Bourgeoisie et a été infectée de toutes les bassesses dont celle-ci est capable. Autrefois, les bataillons ouvriers étaient organisés contre tout ce que était bourgeois — car tout ce qui est bourgeois est ennemi de la classe ouvrière — aujourd'hui, ils ne parquent que trop souvent à la suite et sous les ordres de tel ou tel autre parti politique.

Les congrès ouvriers, autrefois si marquants, que sont-ils devenus, sinon de pitoyables conciliabules de politiciens demandant toujours plus de lois, plus d'inspections, plus d'amendes, plus de police et de tribunaux et partout plus de maîtres et plus d'impôts à payer, comme les grenouilles imploraient bêtement un roi de Jupiter ? L'arme du combat peut-elle ne pas tomber des mains jointes pour prier ?

Assez d'humiliations, assez de compromis, parbleu ! Il est temps de s'arrêter sur cette pente qui nous amène à l'abîme, où vont se perdre toutes nos peines et toutes nos espérances !

Après avoir beaucoup imploré et infiniment attendu, rien ne s'est vu et rien ne se verra. La situation de l'ouvrier n'a pas changé. La cause de son esclavage et de sa misère n'a pas disparu. — La division de la société en deux classes, l'une d'opresseurs, l'autre d'opprimés, l'une d'exploiteurs, l'autre d'exploités, l'une de jouisseurs, l'autre de travailleurs, est aujourd'hui plus marquée que jamais. La conciliation est impossible : la lutte inévitable. Elle va éclater.

Quelle qu'en soit l'occasion — ou le prétexte — nous, anarchistes, nous serons à notre place. Nous remplirons notre devoir. Mais nous sommes aussi décidés à ne pas cesser de combattre jusqu'à ce qu'il ait une injustice à détruire, ou une victime à rédimier ; jusqu'à ce que la mine ne sera pas au mineur, la terre au paysan, l'usine à l'ouvrier et la liberté et le bien-être à tous ; jusqu'à ce qu'il reste le moindre débris de la Propriété Individuelle et de l'Etat !

Car, remarquez-le bien, la Propriété Individuelle et l'Etat, et toutes les institutions qui oppressent la classe ouvrière, sont elles-mêmes des débris de féodalisme, ou plutôt ont évolué des débris de féodalisme, qu'une Révolution incomplète laissa imprudemment subsister !

Pas d'erreur cette fois ; pas d'arrêt à moitié chemin. Notre drapeau — dont les couleurs mettent l'effroi au cœur de l'ennemi — le drapeau rouge de sang de nos martyrs porte écrit :

« Abolition complète du Salarial. — La mine au mineur, la terre au paysan. L'usine à l'ouvrier, la liberté et le bien-être à tous — et à personne le droit d'exploiter ses semblables ni de les commander. »

L'HOMME LIBRE

Tel est notre programme.

En conformité de ce programme, nous publierons, dans les numéros suivants de ce journal, des articles concernant les nouveaux *dadass* des partis radical et socialiste, la *revision*, le *suffrage universel*, le *referendum*, l'*impôt progressif* et autres mystifications en vogue ; — le Parti ouvrier en Belgique, son organisation, ses alliances et son rôle actuel ; — le socialisme allemand, si peu connu et si universellement singé.

Notre lutte sera loyale et ouverte. En combattant les

mystifications dont l'ouvrier est victime, nous n'avons d'autre but que de servir la vérité et de hâter le triomphe du Proletariat.

Pas de rancune pour des hommes que d'ailleurs nous ne connaissons pas personnellement, et dont plusieurs (nous voulons bien le croire) sont plutôt menés que meneurs.

Pas d'amour du scandale. Nous nous adressons aux masses et nous leur parlons le langage qu'elles comprennent le mieux, le langage des faits. Nous nous gagnerons d'ailleurs volontiers la haine de quelques politiciens impitoyablement démasqués, si nous pouvons nous gagner en même temps l'amour du peuple.

Tous ceux qui veulent coopérer avec nous sont les bienvenus à la rédaction du journal.

Nos camarades de province sont spécialement invités à nous écrire souvent et à nous renseigner sur les faits qui se passent dans leurs localités respectives. Nous ne pouvons pas leur promettre que leurs correspondances seront toujours intégralement publiées, cela n'étant pas entièrement en notre pouvoir. Mais elles nous seront toujours très utiles, pour nous diriger et conseiller dans la lutte journalière.

Surtout, il importe qu'en chaque localité se forment des groupes se chargeant spécialement de la distribution du journal dans les réunions ouvrières et partout où elle peut se faire; sa vie matérielle est aussi pour un journal, comme pour l'homme, le fondement de sa vie morale.

L'Homme libre est un nouveau compagnon de lutte, qui entre dans nos rangs, pour y porter de l'élan, de l'enthousiasme; — et il demande à être accueilli en frère d'armes par tous ceux qui combattent pour l'émancipation du Peuple.

Le Congrès ouvrier.

Le Congrès, convoqué par les « chefs » dans le but évident d'empêcher la grève générale d'éclater, a parfaitement réussi. Les délégués avaient beau avoir des mandats impératifs, la grève a beau être voulue par tous, par tous les mineurs de la Belgique, *sans distinction*, la volonté des chefs a eu raison de celle des ouvriers.

Le Parti ouvrier s'est donné la mission de prêcher aux ouvriers la résignation, comme le font les bons prêtres; et, afin que la similitude soit parfaite, il ne manque pas même de leur promettre le paradis.

M. Anseele a dit :

« La revision marquera la fin du règne du capitalisme. » Nous n'avons à lui répondre qu'un mot : — Farceur !

Le même M. Anseele, qui fait volontiers de la rhétorique, a demandé trois jours de répit pour la bourgeoisie, ainsi qu'on les accorde aux condamnés à mort.

— Trois jours ! Mais vous en avez accordé déjà cent, mille. Vous ne faites, depuis un an, que renvoyer toujours la grève. Allons, vous devenez ridicules ! Après ce que les délégués belges ont dit au Congrès de Paris, vous allez devenir, en ne faisant pas la grève, la fable du monde !

— Trois jours de répit à la Bourgeoisie ! Mais, comme l'a bien remarqué un mineur, on n'a pas accordé de répit aux grévistes, en 1886, lorsqu'on tirait sur eux ! Le fait est, comme nous le disons ailleurs, que *les chefs ne veulent pas la grève*, ni pour le 20 avril, ni pour le 1^{er} mai, ni en août, ni pour jamais ! Rien n'était plus frappant au Congrès de dimanche dernier que le contraste entre l'esprit révolutionnaire des ouvriers et l'esprit réactionnaire des chefs. A un certain point de son discours, un étudiant s'écrie aux ouvriers :

Si la grève échoue, que ferez-vous ? Cent voix lui répondent : les barricades. L'étudiant est ahuri par cette réponse inattendue; et M. Volders intervient, en protestant qu'aucun groupement n'a donné à son délégué mandat pour déclarer la Révolution.

Mandat ? oh ! non ! Vous ignorez donc, M. Volders, que la révolution on ne la vote pas, on la fait.

Mais ceux qui criaient : les barricades, s'ils n'avaient pas de mandat écrit pour voter la Révolution, ils interprétaient bien le sentiment des masses; tandis que vous, les chefs, vous n'interprétez plus que les désirs de vos alliés les bourgeois.

Mais dites, de quel droit entravez-vous l'œuvre d'émancipation des travailleurs ? De quel droit obligez-vous des

ouvriers qui sont las de servir, auxquels on réduit de plus en plus le salaire, auxquels on fait subir tous les jours de nouvelles vexations, à supporter, ne fût-ce qu'un jour, tant de souffrances, tant de misère ?

Vous, chefs, vous, étudiants (qui voulez « dire votre opinion »), vous ne passez pas au fond d'une usine douze heures de la journée ou de la nuit, vous n'avez peut-être jamais vu une mine de votre vie, vous ne sentez pas le fouet du patron cinglant vos joues ! Ah ! vous pouvez bien conseiller aux mineurs d'attendre !

Comme l'ont encore remarqué plusieurs délégués mineurs, l'heure d'agir a sonné. Si la grève générale n'éclate pas à la fin de ce mois, elle n'éclatera plus.

Du moins, que les ouvriers apprennent pour l'avenir à agir de leur propre initiative.

La Situation.

Celle-ci, en Belgique, peut se définir par un seul mot : *équivoque*.

Ce que le gouvernement, les radicaux et les socialistes pacifiques entendent par révolution, par suffrage universel, etc., etc., n'est pas ce qu'entend le Peuple.

Les orateurs de la revision ont fait leur campagne en promettant aux ouvriers et aux paysans toutes sortes de choses, — qu'ils ne peuvent pas donner.

Ce que le Peuple veut, ce n'est pas qu'on change la méthode de l'écoreur, c'est de ne plus payer (impôt ou autre chose), de ne plus servir (dans l'armée ou à la fabrique) et de ne plus être exploité (soit par des patrons, soit par des politiciens).

Plus les orateurs de la revision touchaient ces cordes sensibles, et plus ils étaient applaudis. Il y en a qui en ont été effrayés.

Maintenant il est certain que la revision sera traînée en longueur, et que, lorsqu'elle sortira, d'ici à un an ou deux, des mains de l'Assemblée qui sera appelée à accomplir cette grande œuvre, elle sera, plutôt qu'une *revision*, une *dérision*; et qu'enfin le nouveau système électoral n'apportera aux travailleurs aucun des avantages qu'on leur a promis.

Même si on modifiait, par exemple, le régime tributaire, même si on imposait, par absurde, les classes riches à l'exclusion des pauvres, rien ne serait changé : car ce serait toujours l'ouvrier qui payerait, en définitif, par son travail et par sa misère, les impôts et le reste.

L'ouvrier pressent cela; de là la discorde qui s'accroît de plus en plus entre lui et les meneurs. L'ouvrier se doutant qu'on veuille le duper, veut voir *aux faits* les chefs. Ceux-ci ont proposé une grève générale pour rire, et pour avoir un prétexte d'empêcher les grèves partielles : l'ouvrier les a pris au mot. Il réclame la grève générale.

Dans un conciliabule, qui a eu lieu la semaine passée entre radicaux et socialistes pacifiques, à Bruxelles, on nous dit que M. Volders s'est exprimé à peu près de la sorte : *Le Parti ouvrier ne veut pas de grève générale, mais, comme les ouvriers dans les provinces sont décidés à la faire quand même, il faudra bien la soutenir, sous peine de perdre toute notre influence auprès des travailleurs.*

Nous aimerions bien que M. Volders puisse démentir ce récit, que nous avons d'ailleurs toute raison de croire absolument vrai. Car, quels hommes donc ce seraient ceux-ci ? Des opportunistes de la pire espèce; des hommes sans convictions, sans foi, sans le courage de s'opposer à ce qu'ils croient nuisible à la classe ouvrière; des politiciens rusés n'ayant de souci que pour leur influence, et disposés à tout faire de peur de la perdre !

Le Vote proportionnel.

(Une farce jouée au « Grand Hôtel ».)

Le 16 mars, il y avait au « Grand Hôtel » du boulevard Anspach, une réunion de la Société pour le vote proportionnel, suivie par un dîner. La salle élégante, pavoisée pour l'occasion : miroirs, tables rondes, fauteuils en velours, draperies, dorures — rien ne manquait pour prouver aux bourgeois qu'ils étaient chez eux.

Et c'étaient des bourgeois, en habits aux queues d'arondes, tirés aux quatre épingles, des têtes soigneuse-

ment coiffées, comme des *dandys* ou des laquais. Il y avait là des députés, des sénateurs, des journalistes, le président des ministres; des catholiques, des libéraux, des radicaux étaient côte à côte et ne se regardaient pas de travers. Ils étaient en tout une soixantaine.

Le président, un vieil homme aux yeux entourés d'une bosse, commença par annoncer l'admission de nouveaux membres (un sénateur et nous ne nous rappelons pas quel autre haut dignitaire) dans la Société. Ses paroles traînantes étaient applaudies, très froidement, c'est-à-dire très aristocratiquement aux lieux obligés. Puis il donna la parole au secrétaire.

Celui-ci lit un rapport, pas trop long, dans lequel il était prouvé assez clairement, par des chiffres, comme quoi les Parlements d'aujourd'hui ne représentent pas même la majorité des votants (qui, eux-mêmes, ne sont qu'une petite minorité de la nation), car il arrive qu'un parti discipliné, généralement celui du gouvernement, voit triompher ses candidats par un nombre moindre de votes que ceux qu'ont recueilli les candidats d'opposition. Cela prouve que, comme le disait un vieux parlementaire italien, M. Boughi, les électeurs ne représentent pas la nation, le parlement ne représente pas les électeurs, le gouvernement ne représente pas même la majorité de la Chambre, et, enfin, le système dit représentatif ne représente rien du tout.

Ceci constaté, nous continuons la description de cette séance. Le secrétaire ayant achevé son rapport, la parole fut accordée à un professeur de mathématiques, chargé d'expliquer à l'audience le mécanisme du vote proportionnel, la grande invention, la dernière et plus admirable invention de notre siècle.

Remarquons en passant que ce système a été essayé en Suisse : et il s'est révélé si faux, que les libéraux du Tessin ont préféré — tout comme ces méchants anarchistes — ne pas voter. Les radicaux de Belgique disent que la méthode adoptée par les Suisses diffère de beaucoup de la leur. Ce n'est pas vrai. Les différences sont peu de chose, l'un et l'autre système sont une mystification; et pour ce qui regarde le mode de votation proposé pour la Belgique, nous allons le démontrer.

Notre professeur de mathématiques, après des explications préalables, quitte sa place et se dirige — non sans une certaine inquiétude de l'auditoire — vers un coin de la salle, où on avait placé un grand tableau, et, tirant de sa poche un crayon, se met à écrire des chiffres. Supposez, dit-il, qu'il y ait 4,000 électeurs, ayant à élire 4 députés, et que 2,000 soient catholiques, 1,000 libéraux et 1,000 radicaux; il est évident que les premiers doivent avoir deux places, et les autres se contenter respectivement d'une seule.

Jusqu'à ce qu'on a des chiffres ronds et des partis ainsi tranchés, rien de plus simple que la représentation proportionnelle. Mais voilà que la Société du Grand Hôtel va procéder à une expérience. Attention : ces Messieurs vont voter.

Ces Messieurs sont des hommes d'élite; plusieurs d'entre eux occupent des places publiques, d'autres sont des savants, tous des têtes fortes et tous sont bien versés dans la cabale électorale. Ils ne vont donc pas se méprendre. Nous allons assister à une votation-modèle.

Et voilà qu'on distribue les bulletins, préparés pour cette représentation. Il y a sur ces bulletins trois listes; l'une catholique de sept candidats, l'autre libérale de cinq, la troisième radicale de quatre. Il s'agit d'élire (toujours au figuré) sept députés.

Nos sociétaires se lèvent, causent entre eux, en petits groupes, demandent et reçoivent des explications, marquent leurs bulletins aux endroits voulu. Car les noms des candidats étant imprimés, il ne s'agit que de marquer par des points en tête de la liste et à côté des noms des candidats quel est le parti auquel on appartient et quels sont les candidats qu'on préfère. Enfin, ces messieurs vont déposer leurs bulletins aux mains du président, et le dépouillement des votes commence. Le temps passe en opérations arithmétiques : le résultat se fait attendre. Après une bonne heure, et après rectification de plusieurs bulletins nuls, dans cette assemblée d'élite, nous passons au dernier acte de la représentation.

Vous vous figurez, sans doute, qu'on va vous annoncer le résultat. Il faut que vous preniez patience. Le même professeur de mathématiques s'approche encore une fois du tableau et commence une nouvelle explication.

« Il y a — dit-il — vingt-six manières diverses de procéder à l'opération (mouvement d'effroi dans l'auditoire, auquel l'opération avait été présentée d'abord comme étant de la dernière simplicité).

» Nous allons en essayer une.

Et il poursuit :

« On a obtenu les votes suivants pour les différents partis :

Catholiques	votes	(ici un chiffre.)
Libéraux	votes	»
Radicaux	votes	»

Multiplions ces chiffres par 1, puis par 2, puis par 3, puis par 4.

» Nous aurons :

(Ici quatre lignes de chiffres. L'auditoire est visiblement consterné.)

Le professeur continue intrépidement son explication, et arrive à constater que, en proportion des votes, les catholiques doivent avoir 3 députés, les libéraux 2, les radicaux 2.

Il s'agit maintenant de savoir quels sont les élus. Le professeur choisit dans ses listes sept numéros : ceux-ci sont proclamés élus.

L'assemblée, ... soulagée, applaudit ; et le professeur, essuyant son front, reprend finalement sa place.

Qu'était-il arrivé ? Pour qui avait-on voulu voter ? Comment les votes de préférence avaient contribué à l'élection des candidats qu'on avait préférés ? Et comment les minorités représentées ou non dans les listes avaient-elles obtenu la représentation désirée ? On ne le dit pas, et on ne pouvait pas le dire.

Car — nous l'affirmons, et nous sommes prêts à le prouver, si on nous y conviendrait (nous ne pouvons pas attenter par une série de chiffres à la raison de nos lecteurs), le vote proportionnel est une mystification. Les minorités ne seront pas représentées du tout, d'après ce système ; ni même les majorités. Ce seront les coteries de parti qui feront tout, qui manipuleront tout : l'électeur ne saura même plus pour qui il vote, et s'il voudra donner un vote de préférence à un tel, il risquera fort que son vote soit attribué aux candidats qu'il déteste, et même au parti qu'il combat.

Dès lors, les électeurs n'auront plus qu'à faire une chose, abdiquer entièrement dans les mains des comités électoraux, et voter la liste du comité en bloc. Tout électeur-mouton aura tant de votes. Combien sont les députés à nommer : tout électeur indépendant verra les votes qu'il aura donné aux candidats d'une liste, neutralisés, annulés, détruits, par ceux qu'il aura donné aux candidats de l'autre. Enfin, on commence par contraindre l'électeur à voter pour des gens qu'il n'aime pas pour arriver à dire que toutes les opinions et tous les partis sont proportionnellement représentés.

Telle est la dernière et magnifique trouvaille de la confrérie des politiciens. On s'épanche en louanges de ce système un professeur de mathématiques a reçu, dit-on, mille francs, payés par l'ouvrier, en définitive — pour cette découverte digne d'être célébrée en prose et en vers.

Elle ne vaut ni plus ni moins que le suffrage universel, le référendum et d'autres chinoïseries — dont nous allons nous entretenir dans les numéros prochains.

Boîte aux Ordures.

Nous relevons dans les divers numéros du journal *le Peuple*, parus ces derniers jours, les ordures suivantes :

Numéro du 2 avril, un article intitulé :

La Dynamite miraculeuse. — L'auteur s'y livre à des allusions aussi infâmes qu'absurdes à l'égard des auteurs présumés du vol de dynamite de Seraing.

Nous n'avons pas de renseignements précis sur cette affaire, et si nous en avions, nous ne les livrerions pas à la publicité et, par conséquent, à la police, mais nous pouvons assurer que les camarades accusés de ce rapt sont, sous le rapport de l'honnêteté, de la loyauté et du courage, à cent coudées au-dessus du piètre politicien qui les bafoue.

Numéro du 5 avril. Répondant au journal *la Meuse*, il y est dit dans un article : « Nous croyons simplement qu'un accord entre la police et un anarchiste peut et doit avoir monté ce fameux coup. Les événements de ces dernières années nous ont appris que semblable entente n'est ni rare, ni surprenante. »

Et dans le même numéro : « Dans la région de Seraing, les nommés Hanssen et Languendorf sont connus de la police locale comme étant de la police allemande. »

Bien renseigné le malandrin qui écrit cela, c'est à croire qu'il est lui-même au service de la police locale.

En tous cas, la vipère qui a trempé sa plume dans son venin pour écrire ces infâmies doit ou devrait savoir :

1° Que tout cela n'est que pure calomnie et nous le mettons au défi de prouver une seule de ses accusations ;

2° Que Trautner, le mouchard allemand, qui fit arrêter notre ami Nève à Liège, était dans les meilleurs termes avec les chefs des partis socialistes allemand et belge, et avait ses libres entrées dans les bureaux de leurs journaux ;

3° Que Pourbaix et Cousaert, de sinistre mémoire, n'ont jamais été en rapport avec les anarchistes ;

4° Que Laloi, le mouchard, était membre du Conseil général du Parti socialiste républicain ;

5° Qu'un parti qui se laisse entraîner à des compromissions avec la bourgeoisie, quelle que soit sa couleur politique, qui voit de ses membres être reçus amicalement par le Roi, et être honoré d'une poignée de main octroyée comme une aumône par ce Roi ou par un duc d'Ursel, cesse d'avoir droit au qualificatif de *socialiste*.

Quant aux reptiles qui, jusqu'à présent, nous ont bavé impunément l'insulte et la calomnie, qu'ils sachent bien qu'ils ne pourront plus le faire à l'avenir sans se voir jeter publiquement leurs vérités à la face, et ils doivent savoir qu'il n'est pas d'arme plus terrible contre eux. A bon entendeur. Salut !

A "la Réforme",

A propos de l'affaire de Seraing, *la Réforme*, de peur de voir ses alliés du Parti ouvrier estimés capables d'un acte révolutionnaire (il ne faut pas être anarchistes, après tout, pour en commettre : il y a eu des révoltés au monde, même avant qu'il existât un parti anarchiste !), a cru devoir relever les différences, voire l'opposition qui existe entre les anarchistes et les socialistes « modérés », très modérés (trop modérés) du Parti ouvrier. Nous n'avons qu'à en prendre acte et à nous en déclarer satisfaits.

La Réforme relève encore la crasse ignorance de la presse cléricale (seule ?) en ce qui concerne les questions sociales et l'histoire du socialisme moderne ; et ici encore nous lui donnons entièrement raison, tout en remarquant que peut-être à cette ignorance contribue un peu *la Réforme* même par son silence systématique à l'égard de toute manifestation anarchiste. Exemple : notre dernière brochure « en réponse au citoyen J. Guesde » que *la Réforme* n'a pas daigné mentionner.

Sur un point seulement nous ne pouvons pas convenir avec *La Réforme* : et c'est là, où elle dit que les doctrines anarchistes sont plus voisines de l'économie orthodoxe que celles de Marx et de Lasalle.

Nous savons bien que cette petite méchanceté est en vogue chez nos adversaires ; mais nous n'aurions pas cru que les rédacteurs de *la Réforme* l'auraient recueillies. Il est vrai que nous repoussons tout appel à l'aide de l'Etat dans la lutte des ouvriers contre leurs exploités ; mais c'est parce que nous reconnaissons dans l'Etat un ennemi, un obstacle à détruire, ainsi que le capitalisme lui-même ; tandis que les économistes orthodoxes veulent l'Etat et le Capital, et livrer entièrement l'ouvrier à son exploitateur, le faible au fort, la victime à son bourreau. Si, entre les différentes écoles socialistes, il y en a une qui, non seulement se rapproche, mais descend en ligne directe de l'économie bourgeoise, ce n'est assurément pas l'école anarchiste, qui envisage les faits économiques d'un point de vue bien différent de celui auquel se place l'économie politique, mais justement l'école Marx. Celui-ci n'a-t-il pas adopté toute la théorie de Ricardo — notamment celle de la valeur d'échange — sauf à en tirer des conséquences diverses ? Et dans la question de l'Etat, de son maintien ou de son abolition, qui est d'accord avec les économistes bourgeois, des anarchistes ou des socialistes légalitaires ?

Mais laissons de côté les théories : les faits parlent. Où les économistes orthodoxes et hétérodoxes (les libres-échangistes de *la Réforme* par exemple) trouvent-ils des alliés ? Parmi les anarchistes sans doute pas ; mais dans le Parti ouvrier.

Et après cela on ose faire semblant de nous mettre en ligne avec les économistes orthodoxes !...

Tandis que les radicaux nous combattent de la sorte, et que *le Peuple* (de papier) nous traite avec sa politesse habituelle, le Gouvernement ne cesse pas de nous donner des marques de sa bienveillance. Il n'y a pas longtemps que quatre camarades français furent expulsés de Belgique pour le crime d'être anarchistes, et un autre, le compagnon Weil, condamné en France comme gérant du *Père Peinard*, vient de subir le même sort.

Simple Rapprochement.

En 1830, la Belgique, mécontente de son alliance avec la Hollande, se révolte. Rogier, à Liège, fait appel aux volontaires pour marcher sur Bruxelles, pille au préalable les magasins des armuriers, comme pourraient le faire de vulgaires anarchistes, et avec le fruit de ses rapines arme ses hommes. La révolution sort victorieuse de la lutte, Rogier est appelé aux honneurs et devient ministre ; dans le cas contraire on l'eût traqué pour vol d'armes comme on le fait en ce moment pour les anarchistes Hanssen et Languendorf pour vol de dynamite. Et il se serait peut-être trouvé des journalistes modérés, adversaires de la violence et partisans de l'aplatissement quand même, qui l'aurait accusé d'être vendu aux Hollandais et d'être un agent provocateur, comme on accuse aujourd'hui les anarchistes d'être vendus à la police allemande. Tant il est vrai que les vaincus ont toujours tort, et que les vainqueurs trouvent toujours des courtisans pour les glorifier. Qu'en pensent les journalistes, soit disant socialistes ou démocrates ?

APPEL

aux Anarchistes belges.

En ces temps troublés, où de toute part la réaction prépare ses armes pour écraser les travailleurs mécontents ou conscients, où, d'autre part, une partie d'hommes, abusant de la confiance que les travailleurs ont mise en eux pour les entraîner dans des compromissions honteuses avec la bourgeoisie, où l'horizon s'assombrit de plus en plus, où le chaos enfin fait place à l'orientation qui, depuis *l'Internationale*, avait guidé les travailleurs, et qui se résumait en ces mots : « l'émancipation des travailleurs doit être leur œuvre » (devise qui aujourd'hui est rejetée dans le magasin aux accessoires usés, par les politiciens pratiques se disant socialistes), — il est temps, disons-nous, de réagir.

Nous anarchistes, dont le drapeau est toujours et partout resté vierge de compromis et de trahisons, qui avons juré de ne désarmer que lorsque le dernier privilège sera anéanti, écrasant de notre mépris et parfois autrement nos lâches détracteurs quelle que fut leur origine, avons pour devoir de réagir enfin contre la réaction coalisée nous abreuvant d'insultes et de calomnies.

La tâche sera rude, compagnons, l'adversaire s'appelle *l'Ignorance, la Peur et l'Ambition*, trilogie infâme, capable de tous les méfaits, revêtant la robe de l'ecclésiastique jaloux et tyran, la fourrure du bourgeois satisfait, et la blouse ou la casaque rapée de l'ambitieux, avide de monter au pouvoir et de jouir à son tour, tel est l'ennemi. Pygmées que nous sommes, il nous faut l'abattre.

La victoire sera dure à conquérir et nous ne serons peut-être pas les élus glorieux qui l'obtiendront, mais si nous voulons, nous aurons au moins jeté une lueur de vérité dans cette obscurité qui, semblable à un brouillard opaque, semble vouloir s'étendre sur la masse des travailleurs, lui cachant la route du progrès et le chemin de ses vrais intérêts.

A vous tous, compagnons, de seconder notre œuvre, si tous les anarchistes belges savent comprendre les devoirs que leur imposent leurs convictions, et veulent nous apporter le concours de leur intelligence et de leur bourse, la vie du journal est assurée. Une minime rétribution que chacun de nous s'imposerait hebdomadairement, et la réussite est complète. A Bruxelles, nous avons fait un effort colossal, à vous de nous suivre et de nous dépasser.

Hardi les gars, et que *l'Idée* qui a su allumer des convictions aussi profondes et aussi ardentes que celles de nos martyrs de Chicago, vienne nous galvaniser et nous

donner la force de nous imposer au besoin des privations pour soutenir l'organe qui lancera aux bourgeois et à leurs institutions, ainsi qu'aux brasseurs d'affaires politiques, ce que chacun de nous pense.

Puisque nous avons tous voué notre liberté et notre vie à la cause de l'affranchissement du peuple, sachons-y sacrifier, en attendant, une parcelle des quelques sous que la société nous abandonne pour vivre. La grandeur et la générosité de notre but en sera une compensation suffisante!

DERNIÈRES NOUVELLES

Ça marche.

— En Italie, perquisitions, arrestations et manifestations anarchistes tous les jours. Le gouvernement veut défendre la manifestation du 1^{er} mai, car il craint une levée de boucliers de la part des anarchistes.

— En Espagne, on a trouvé des bombes, on a arrêté des anarchistes, et le gouvernement craint un soulèvement général, notamment à Barcelone.

— En Allemagne, des discussions graves ont éclaté au sein du parti social démocrate.

Le chef de ce parti, M. Liebknecht, dont la conduite dans une affaire de « boycottage » fut stigmatisée, à Berlin, il y a un mois, dans une réunion publique de trois mille socialistes, va se retirer de la direction du « Vorwaerts. »

— A Hambourg, une forte bagarre a eu lieu entre ouvriers et policiers.

— A Pittsburg (États-Unis), les ouvriers sont allés prendre possession des fabriques, en chassant les patrons. Plusieurs agents de police ont été blessés.

— De Lyon, on annonce un vol de dynamite, qui donne bien à craindre aux autorités et aux capitalistes.

— Au Congrès des mineurs, à Paris, les Allemands ont déclaré qu'ils étaient tous, malgré l'avis contraire des députés socialistes, pour la grève générale; les Belges également; les Français également. Ont parlé contre la grève : M. Burt, député anglais, et M. Basly, député français. Oh! les députés!

UN ATELIER DE L'AVENIR

(Soliloque d'anarchiste.)

Je me suis, comme tant d'autres, toujours demandé comment se fait-il que l'ouvrier qui produit tout de ses mains ne jouit de rien?

Un jour, je venais de visiter un charbonnage de Fraternité; je sortais, pour ainsi dire, des entrailles de la terre, de 500 mètres sous le jour, j'étais revenu à la vue du soleil, et j'étais couru à la gare prendre mon train pour Paris. Une fois installé dans mon wagon, je ne pus m'empêcher de comparer la situation du mineur à la mienne, et je me dis :

« Voilà que tu es assis fort commodément dans une voiture assez bien mise; tu marches à toute vapeur vers la grande ville. Le séjour des princes déchus, l'emporium de tant de merveilles; ton temps, fût-il même consacré aux caprices et à la débauche, est précieux du moment que tu peux te payer un billet de seconde classe; et tu n'en perds absolument que le strict nécessaire. Dans ce même moment le pauvre mineur que tu viens de voir dans les puits, retire du sein de la terre le charbon qui anime la machine, qui te transporte; mais, à différence de toi, qui te prélasses, il sue, il étouffe, il crève de faim, il n'a pour tout séjour qu'un trou où ne resteraient pas les taupes, et là, ses genoux sur des cailloux, les reins cassés, l'haleine empoisonnée par le grisou, dans l'humidité, dans les ténèbres, en danger continuel de mort, il manie la pioche et creuse en même temps le filon de minéral et sa fosse.

Regarde la campagne, comme elle est belle, le soleil te sourit et ses rayons jouent gaîment sur les vitraux de ta voiture. Cela te fait du plaisir: vas, allume ton cigare, prends ton roman et berce-toi dans la pensée des jouissances qui t'attendent. En ce moment, les traits de la mine retirent les ouvriers du jour et ramènent ceux de la nuit. Ces « traits », tu les as vus; ce sont des cages toutes détraquées, où les hommes sont entassés comme des moutons et ne peuvent pas bouger, pas étendre un bras, sans s'exposer à de graves dangers. Une fois descendu dans le

puits, l'ouvrier, appuyé sur un petit bâton, courbant à moitié son dos, jusqu'à ce qu'il ne sache plus le redresser, se traîne de galerie en galerie, guidé par la faible lumière de la lampe, qui lui découvre à tout instant un obstacle, qu'il lui serait fatal de ne pas apercevoir. Enfin, il arrive à la veine, et il y restera, toujours en travaillant, jusqu'au lendemain matin.

« Voyons, sois juste — me disais-je à moi-même — sois homme; quel cœur doit être le tien à jouir ainsi, et pour si peu — pour quelques misérables francs — de tant d'aisances et de commodités, tandis que le mineur se tue à travailler; et quant à aisances et à commodités, il n'en a pas même l'idée? »

Ne parlons pas du taudis où le mineur passe les heures réclamées par le sommeil; mais sa maison est là-bas, *la maison du mineur est la mine, la maison de l'ouvrier est l'usine*: leur vie est le travail.

On penserait que, puisque le travail est si nécessaire à la société, et le travail du pauvre au riche, on se fasse un devoir de l'environner de toutes les aisances, de le rendre le moins dur possible, presque agréable; que la santé de l'ouvrier fût l'objet des plus grands soins de la part de la société; que le travail fût sacré aux yeux des oisifs qui en profitent; qu'il fût récompensé et honoré comme un sacerdoce, comme une mission; enfin, que l'oisif se tenait obligé au travailleur, et non le contraire.

Détrompons-nous. Le travail est environné, au contraire, de toutes sortes de dangers et d'obstacles; le travailleur est persécuté et piétiné par ceux qui profitent de son labeur; et (chose incroyable!) plus le travail est utile et pénible, plus il est méprisé et plus mal on le récompense.

Les religions, qui ont consacré presque toutes les passions et tous les vices de l'homme, n'ont vu dans le travail qu'une expiation. Les lois, qui vont jusqu'à punir le mauvais traitement des bêtes de somme, ne s'inquiètent pas du sort du travailleur, si ce n'est pour l'empêcher de s'émanciper. Enfin, le travailleur ne compte pas au nombre des êtres humains. *Celui qui produit tout n'a pas de quoi rassasier sa faim, ni où poser sa tête*: l'oisif se vautre dans le luxe et dans les richesses.

N'est-ce pas injuste, immoral, absurde? Ne faut-il pas intervertir les rôles? Richards, qui vous promenez en des voitures chauffées, sortez-en et cédez votre place à l'ouvrier qui se rend à l'usine. Nobles aristocrates, qui vous prélasses, après un dîner succulent, dans des fumoirs et salons dorés, allez-vous en.... à la campagne, retournez à la simplicité de la vie champêtre, qui redonnera de la vigueur à votre constitution ébranlée par les orgies. Vous n'avez pas besoin de vous reposer d'un travail que vous ne faites pas. Et l'ouvrier a tant besoin, après son rude labeur, d'étendre ses membres sur un bon divan, de bercer son corps raidi dans un lit de plume, de puiser de nouvelles forces dans le contact avec la richesse qu'il a créé. Lui aussi est homme, *et rien qui est humain ne lui est étranger*.

L'ouvrier, sortant de chez lui avant le jour, par le vent et la pluie, a besoin des chaudes fourrures dans lesquelles vous parades, messieurs du grand monde, et de vos soutiers de chasse. Vous pouvez retenir vos chapeaux de haute forme.... que dis-je?, bas vos chapeaux, messieurs les bourgeois, devant l'ouvrier qui passe, tête et pieds nus et la blouse sale et déchirée, se rendant à l'atelier!

Ces jours-ci, j'ai eu l'occasion de visiter une grande imprimerie. On m'a dit que je ne sais quelle Commission avait trouvé que, de tous les établissements de ce genre de Belgique et de France, c'était le mieux tenu par rapport à l'hygiène. Il y a de la lumière assurément; la ventilation s'opère d'une façon primitive, mais enfin l'air n'y est pas trop mauvais. Pour l'espace, cet atelier n'est pas plus encombré qu'un autre, mais enfin il n'y a pas un pouce d'espace qui ne soit occupé par des machines ou par des bancs à imprimeur. Point d'ameublement, comme dans les bureaux des bourgeois, pas même un banc où, comme dans les prisons anglaises, ceux qui sont condamnés aux « travaux durs » puissent étendre leurs membres dans les intervalles de la torture. Rien pour distraire un instant l'attention constamment tendue de l'ouvrier, rien qui charme sa vue ou égaye sa pensée. Les murs sont nus et pâles: les peintures, les ornements de

tout genre sont réservés aux maisons des grands seigneurs. L'atelier n'a pas de fenêtres, qui vous permettent de regarder au-delà de ces murs: on se croirait dans un bague. Sur la porte, il est écrit: ici n'entrent que ceux qui y ont affaire.

Dans cette enceinte, les ouvriers passent leurs journées entières, c'est-à-dire leur vie. Le dimanche, ils sont souvent trop fatigués pour sortir de leurs chenils. Toute leur existence donc se concentre dans l'atelier. *Mais cet atelier n'est pas fait pour le séjour de l'homme. Il n'est fait que pour l'emplacement des machines*. Dedans, aucun « confort. » Dehors, un petit jardin, pas un arbre, pas une cour, comme on en a même dans les écoles. Lorsque l'ouvrier veut prendre une bouchée d'air frais, où voulez-vous qu'il aille sinon dans le cabaret à côté? Ah! vous les Caton, vous vous récriez contre la plaie de l'alcoolisme; vous êtes-là avec vos foudres pour frapper l'immoralité des ouvriers qui s'adonnent à la boisson. C'est sur vous-mêmes que vos foudres vont éclater; vous avez construit le cabaret à côté de la fabrique, et vous tirez les bénéfices de l'un comme de l'autre. L'ouvrier n'a qu'un tort: celui de se laisser égorger de vos mains.

Encore un souvenir, et j'aurai terminé. C'était à Alexandrie (Égypte); les vaisseaux anglais placés en face du port bombardaient sans merci la ville. Les pachas et les richards de toute nationalité avaient abandonné leurs maisons, qui demeuraient maintenant ouvertes. Des ouvriers étrangers, restés les derniers sur ce champ de ruines, y entraient et s'y mettaient à leur aise. Ils couchaient dans des lits de soie, se berçaient dans les dentelles et dans le velour des divans et satisfaisaient leur curiosité sauvage en mille petits objets. Ils sentaient pour la première fois la joie de vivre, lorsqu'ils n'en avaient jamais subi que le malheur. Je conçois ainsi la révolution sociale. Ceux qui ont souffert jouiront, et ceux qui ont joui... eh bien! ceux-ci jouiront aussi en travaillant, s'ils ne seront pas morts de rancune et de dépit.

CORRESPONDANCE

MORLANWELZ. — Nos bons bourgeois vont bien, ils ne se gênent plus du tout, leurs infamies ne connaissent plus de bornes.

M. Cambier, propriétaire d'une grande usine, vient de faire cadeau à ses ouvriers d'un nouveau règlement qu'ils ont accepté sans murmure! mais non sans indignation.

Dorénavant les ouvriers qui blasphèmeront auront une amende de 3 francs, ceux qui parleront contre l'église 3 francs d'amende, ceux qui trouveront le salaire trop bas et qui auront l'audace de réclamer auront 5 francs d'amende.

Voilà comment on traite les ouvriers, on ne leur reconnaît plus la liberté de conscience, plus aucun droit, plus rien. Esclave, tel est considéré l'ouvrier chez M. Cambier, qui se déclare être le protecteur des ouvriers.

Nous connaissons ces protecteurs, ils protègent les ouvriers pour mieux pouvoir les exploiter et les asservir.

Continuez, Messieurs les bourgeois; toutes vos monstruosités prendront fin un jour. Ce jour n'est pas éloigné et alors les travailleurs, las, enfin, de se courber sous votre joug, briseront leurs chaînes pour faire naître la liberté et l'aisance.

Petite Correspondance

M., à Liège. — Reçu trop tard.

Tournai. — Le camarade qui nous a envoyé une partie d'un article est prié de l'envoyer entièrement.

Souscription en faveur de « l'Homme Libre »

Une anarchiste, 24 fr.; Un communiste, 2; Henri W., 1,50; L. D., 1,50; F. P., 1,50; Jean, 6; François, 0,50; Manuel, 0,25; E. B., 1,50; B., 0,25; P. D., 0,40; J. G., 0,40; L. O., 25; Groupe Fraternité Universelle, 3,25; E. L. R., 2; P. Gr., 10; F. G., 1; F. R., 0,20; A. D., 0,25; P. B., 1,50; Lucie, 2; J. D., 1; F. 2; A. P., 0,25; Collecte faite à la Colline, 0,92; Collecte faite chez Mangal à La Croyère, le 22 mars, 2,20; Reçu de P. D., 0,65 des cartes; Reçu du Grand, 0,60; total: 67,87 fr.

Liste n° 8 remise par le compagnon Jean H. — Un apprenti musicien, 0,50; Hubert Petit 1; Hubert Petit, 0,75; Belot, 1; total: 3,25 fr.

Total à ce jour: 71,12 fr.

Tous les soirs à 8 heures, à la Colline, rue de Colline, réunion du groupe l'Homme Libre.

Les compagnons du groupe et ceux qui voudraient seconder les initiateurs du journal, sont priés d'assister à la première réunion qui aura lieu Samedi 11 Avril. (Rentrée des listes de souscription).

Le N° 2 paraîtra le samedi 18 avril.

Imp. F. PINTELO, rue de Tilly, 22.